

JOURNAL D'UN HOMME PRIVE
DE COMMUNICATIONS
LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, lundi 17 août (1914)

Le temps est splendide depuis que la guerre a commencé. Jamais on n'a vu en Belgique un mois d'août aussi lumineux et aussi clair. Le soleil brille depuis le matin jusqu'au soir, seulement entaché par des nuages passagers et c'est à peine, si certaines après-midi, il tombe un peu de pluie, une bienfaisante averse de courte durée qui plaque la poussière au sol et rafraîchit l'atmosphère. Les vents sont modérés et l'ont dirait qu'ils ne veulent pas rendre difficiles les évolutions des aéroplanes et des dirigeables qui

sillonnent le ciel de toutes parts, comme des oiseaux fantastiques de mauvais augure, tentant de découvrir la position de l'ennemi ou semant, avec leurs bombes, la mort et la destruction. La température même, bien qu'élevée, est tolérable et les nuits sont plus douces et plus parfumées que jamais, au milieu d'un silence tellement profond qu'il permet d'entendre le frôlement tenu du feuillage.

C'est un contraste tel avec les horreurs et les angoisses de la guerre, que les sentiments de douleur et de protestation s'intensifient, et que l'indignation contre la folie des puissants atteint son paroxysme, se convertissant en passion déchaînée et démente ; on prendrait les armes pour faire la guerre à la guerre, pour tuer ceux qui tuent, pour assassiner ceux qui assassinent ... Ô, impuissance humaine !

* * *

On commente avec enthousiasme la nouvelle selon laquelle le Japon a envoyé à l'Allemagne un ultimatum rédigé en termes tels et imposant des exigences tellement déshonorantes en ce moment, qu'une déclaration de guerre semble inévitable. De cette façon, l'Allemagne et son alliée, l'Autriche-Hongrie, auront contre elles presque le monde entier et la majorité des nations civilisées décidera de leur ruine, les condamnant à un nouveau « *Delenda est Carthago !* ».

Les idées sont en quelque sorte troublées. Il était déjà choquant que la France républicaine ait, par nécessité, dû s'appuyer sur le tsarisme, de tendre la main à la poigne de fer ensanglantée de l'autocratie pour sceller une alliance monstrueuse que ne justifie que le droit à la vie, la pénible extrémité de la défense propre ... Même si le Japon a beaucoup progressé, aussi admirable que soit son

développement matériel, ses idées ne sont pas et ne seront probablement jamais celles des nations libérales, qui oeuvrent pour une civilisation plus élevée et plus parfaite, une civilisation de paix, de bien-être, de fraternité universelle : le pays des daimyos et du harakiri est un pays encore barbare ; d'ailleurs, par atavisme, ils aiment trop la guerre et la conquête ...

Avec ces auxiliaires – la Russie et le Japon – la guerre actuelle perd beaucoup du caractère que, nous les Latins, voulions lui donner, en nous appuyant sur tous les faits et sur toutes les raisons qui rendent évident qu'il s'agit d'une guerre contre le militarisme, contre l'absolutisme à peine déguisé, et en faveur de la paix et de la liberté.

La guerre actuelle est sans aucun doute l'épilogue de la révolution de 1789 : comme l'ont démontré les Français et les Belges en répondant

unanimes à l'appel aux armes ; comme le prouve l'Angleterre, peuple d'hommes libres, aidant ses voisins, la république et la monarchie vraiment constitutionnelle ; et elle présente à nos yeux un grave défaut, cette association, qui menace d'avoir de désastreuses conséquences et, après ces tragiques événements, après une tranquille gestation qui peut être très courte, elle menace d'être l'étincelle d'une nouvelle guerre. Même si le tsar a accordé l'autonomie à la Pologne, même si la ténébreuse Russie commence à être illuminée par une auréole de libéralisme, sa conduite ultérieure n'inspire pas confiance. Si l'Allemagne est vaincue, le tsarisme se consolidera et les hordes du vaste empire, qui est également avide de conquêtes, menaceront la paix et la liberté de l'Europe au point d'imposer, comme mesure salvatrice, une campagne pour le démembrement de la Russie.

Mais le militarisme ne sera pas circonscrit à cet immense pays tellement hétérogène, si artificiellement composé, que seule la force titanesque peut maintenir uni. La contagion se propagera aux autres nations. Les mêmes ouvriers socialistes français, tellement attachés jusqu'à aujourd'hui à leurs idéaux, reviendront de la guerre, qu'ils triomphent ou qu'ils perdent, débordant de nationalisme exacerbé, ivres de gloire militaire ou à nouveau rendus fous par la soif de vengeance et de revanche.

Ici, en Belgique, les socialistes les plus résolus, les pacifistes les plus convaincus, ont senti, dès le premier moment, bouillir leur sang et ils se sont convertis en soldats enthousiastes, plus enthousiastes que les autres, parce que leur passion était une passion soudaine, foudroyante ... Et quand cette passion s'empare des hommes, quand cette folie –

aussi noble qu'en soit la cause – les bouleverse, ils ont ensuite besoin de très longues années pour revenir à la sérénité, pour recouvrer le bon sens.

Tout ce qui avait été construit par les pacifistes – sauf le palais de La Haye – s'est effondré comme un château de cartes. Quelques éléments qui le cimentaient, il n'y a pas lieu d'en douter, subsistent et ils faciliteront la tâche de reconstruction ; mais la confiance, l'espoir, ne pourront pas renaître avant longtemps ; personne n'aura la foi pour remettre à nouveau, résolument, la main à la pâte, surtout si l'ogre russe, dévoreur de pays, reste debout, plus fort que jamais.

Et à supposer que triomphe l'Allemagne, le fantôme guerrier non seulement triompherait avec elle mais il s'établirait également dans l'Angleterre vaincue, qui n'aurait pas de répit tant qu'elle n'aurait pas pris sa revanche.

De redoutables problèmes et d'autant plus redoutables qu'ils ne constituent qu'une facette de la question.

* * *

Un symptôme révélateur de ce qui peut arriver plus tard, à grande échelle et dans de nombreux pays, que triomphent ou non les armées du *kaiser*.

Tous les produits allemands, sans exception, ont été spontanément rejetés dès le début de la guerre. A l'invasion du territoire belge a répondu simultanément le « *boycott* ».

Si l'Allemagne est vaincue, son industrie sera menacée de mort, sauf si les Hohenzollern tombaient du trône, que l'empire se dissolvait et que chacune des nations allemandes se constituait de façon autonome, de telle sorte que le monde considérera comme uniques coupables de cette effroyable guerre que les

ambitieux aveugles qui entourent l'empereur, encore plus aveugle qu'eux.

Parce que s'il est vrai qu'en Allemagne on se trouvait dans une très grave situation financière – qui justifie jusqu'à un certain point les paroles du kaiser : "*C'est une question de vie ou de mort*" –, il avait à portée de la main d'autres moyens de se sauver, surtout depuis que, grâce à une habile politique, il avait commencé à engranger les sympathies et des amitiés qu'il vient de perdre, aussi brusquement que stupidement.

Les grandes industries allemandes n'avaient pas de débouchés pour leur immense production disproportionnée et les usines fonctionnaient artificiellement, en vendant à pertes, soutenues par la banque nationale, dont la protection ne pouvait pas être prolongée indéfiniment, au risque de sombrer dans la plus effroyable des banqueroutes. Mais la

faute n'en incombe à personne d'autre qu'aux Allemands eux-mêmes, qui se sont spécialisés dans les articles de guerre, en même temps qu'ils consommaient les forces vives du pays, suçaient son sang, avec le ruineux maintien de la paix armée, de l'armement à tout prix, qu'ils étaient les premiers à promouvoir.

Les autres industries, surtout les industries chimiques, qui sont tant développées en Allemagne, et d'autres, qui avaient pour marché le monde entier, enrichissaient ses hommes et, partant, le pays, lui offrant un moyen très efficace de prospérer, comme peu de ses concurrents. Ces industriels n'avaient pas besoin de colonies pour réaliser de plantureux bénéfices ; mais – là réside le *hic* – ces bénéfices n'entraient pas dans les coffres officiels, ils n'augmentaient pas le trésor de guerre, qu'il a fallu accroître avec la contribution extraordinaire sur la

fortune. Et cela ne convenait pas au parti de la guerre, qui n'a pas vu ni pu voir le salut du pays dans le travail fécond mais il ne l'a vu que dans le coup de force qui arracherait à la France ses colonies.

On verra ce qui se passe, s'ils restent sans les colonies convoitées et sous l'emprise redoutable du « *boycott* ».

En attendant, ici, les commerces allemands ont dû changer de propriétaires ou, du moins, de nom et de raison sociale ; les affiches publicitaires pour des produits allemands ont été arrachées ou maculées ; et, parmi ce peuple tellement adepte d'une bonne bière, on ne boit même plus une chope de l'excellente Munich.

D'aucuns en viennent à affirmer que, l'hiver prochain, on n'entendra plus les opéras de Wagner à la *Monnaie* ... manifestation terrible dans un pays de wagnériens.

* * *

Le gouvernement a résolu d'être transféré à Anvers, événement qui est en complète contradiction avec les assurances données par ailleurs qu'il n'y a rien à craindre, que les Allemands sont repoussés de toutes parts ...

La population accueille cette nouvelle avec une nette inquiétude et elle se dit probablement que l'on est en train de la tromper et que le sort des armes belges n'est, en fin de compte, pas très favorable. Les plus optimistes commencent à flancher, à sentir leur conviction d'un facile triomphe moins ferme.

Les gens, qui affluent aux boulevards et aux centres publics de réunion, apparaissent mal à l'aise. On leur dit vainement :

- *Mais la Belgique a déjà accompli son devoir, tout son devoir, plus que son devoir, en*

arrêtant l'armée allemande beaucoup plus que le temps dont la France avait besoin pour achever de se préparer et dont l'Angleterre avait besoin pour accourir à son secours !

Cela ne console personne, parce que l'on attendait, on espérait beaucoup plus et que les choses ne se passent pas bien, comme le prouve le communiqué officiel, qui dit :

"En contrevenant au vote du congrès de 1859, le gouvernement est resté à Bruxelles durant la phase de la guerre où notre armée se trouvait seule pour faire face à l'ennemi. A présent que les armées amies sont sur notre territoire, le gouvernement a jugé que son siège peut, sans inconvénient, être transféré à Anvers, conformément à la volonté de ceux qui ont créé la grande position fortifiée. Ce n'est pas que les événements soient plus graves qu'ils n'ont été jusqu'ici ; nous enregistrons, au

contraire, un nouveau succès de nos troupes, secondées par la cavalerie française. Mais comme il est nécessaire que le transfert se fasse normalement et qu'il n'y ait pas la moindre interruption dans l'exercice de la souveraineté, le gouvernement a estimé qu'il était préférable de commencer le déménagement des services des différents ministères. Tandis que leurs familles restent dans la capitale, certains ministres vont, donc, résider à Anvers, où les services de la guerre seront plus dans leur élément tant que l'armée sera en campagne. Accédant au souhait du gouvernement, sa majesté la reine et les princes s'installeront dans le palais d'Anvers, pendant que le roi restera au milieu de ses vaillants soldats. Les services du palais royal continueront à fonctionner à Bruxelles."

Ce communiqué officiel – et bien officiel comme

le démontre son style – dit donc clairement que le gouvernement est resté quand il devait s'en aller et qu'il s'en va quand il devrait rester, puisque l'on affirme que le danger a diminué, grâce à l'arrivée des armées amies ... Mais personne n'est dupe et seuls les optimistes à tous crins continuent à croire que les Allemands sont stoppés et qu'ils n'arriveront jamais à Bruxelles.

Pour croire à ce dernier cas de figure, il faudrait cependant ne pas pouvoir se servir de la logique ou se fermer volontairement à tout raisonnement, car une autre publication officielle met en évidence le contraire et, sous le titre de "*La défense de Bruxelles*", nous prépare à l'occupation ou, du moins, à l'attaque, en disant :

"On a pris de sérieuses mesures pour la défense de Bruxelles et pour la mettre à l'abri de toute surprise. Il peut arriver que, à la suite d'une action, même si cette

dernière se passe à une distance relativement grande de la capitale, des groupes plus ou moins nombreux de cavaliers ennemis, perdus, par exemple, soient refoulés sur Bruxelles et échappent dans une certaine mesure aux gardes des localités. Dans un tel cas, ces groupes se heurteraient aux barrières édifiées au pourtour de la capitale, des barrières bien gardées par des gardes civiques armés de mausers et résolus à accomplir leur devoir. Nous avons à Bruxelles des milliers de gardes bien armés et pourvus de cartouches et, durant quinze jours, ils ont été exercés et aguerris. Dans de telles conditions, il ne fait pas de doute que la capitale est à l'abri d'un coup de main, complètement improbable, par ailleurs."

Allons, allons ! Pour des cavaliers perdus et des fantassins fugitifs, autant de tranchées et autant d'explications ne seraient pas nécessaires. La vérité est que cela sent de plus en plus mauvais.

Entretiens, Bruxelles, avec ses vingt mille gardes civiques, parmi lesquels il y a beaucoup d'excellents tireurs et quelques grands tireurs, pourra se défendre contre des forces d'une plus grande importance mais pas contre les énormes masses que les Allemands ont l'habitude de lancer à l'assaut, comme on l'a vu une fois de plus à Liège. Je dois rappeler, également, que le régiment civique d'artillerie n'a pas de canons ni de mitrailleuses et qu'il fait purement le service d'infanterie. La défense de Bruxelles est, donc, insuffisante et, si l'on s'y obstine, la seule chose que l'on obtiendra c'est que les bombes détruiront quelques-uns de ses admirables monuments, alors que les canons balayeront et anéantiront les tranchées, livrant passage à l'ennemi.

Dans l'intervalle, on continue à tenter de nous distiller de la confiance avec des nouvelles vagues, qui ne satisfont personne.

"Les troupes allemandes" – dit, par exemple, le communiqué officiel de ce soir – "qui ont échoué hier dans leur tentative de marcher sur Wavre, se sont retirées aujourd'hui sans combattre. Le revers subi par la cavalerie allemande au combat de Haelen l'a rendue visiblement circonspecte. Le dimanche, elle a cheminé avec prudence et s'est retirée sans s'engager sérieusement. Toutes les troupes allemandes signalées ces derniers jours sur le front de notre armée ont adopté une attitude clairement défensive et se tapissent dans des tranchées de toutes parts. La journée d'aujourd'hui s'est donc passée sans combat ni rencontre d'aucune sorte".

De cela, on peut déduire qu'une observation et c'est que les Allemands continuent à progresser, puisqu'ils se sont approchés peu ou prou de Wavre.

* * *

Quelques informations supplémentaires concernant la bataille de Haelen. C'est une lettre de l'envoyé spécial de *L'indépendance Belge* (N.d.T.) qui dit :

« Nous avons visité, dimanche, le village de Haelen, centre de la région où s'est produit l'important engagement de mercredi dernier, où une brigade de cavalerie belge a supporté, d'abord seule, le choc de toute une division de cavalerie allemande appuyée d'infanterie, d'artillerie, de mitrailleuses, où, grâce au renfort d'une brigade mixte, les Belges ont mis en déroute et forcé à la retraite des troupes ennemies supérieures en nombre.

La route venant de Diest est pleine de monde. Haelen est devenu un lieu de pèlerinage : on s'y rend à pied, à vélo, en carriole, en voiture, en automobile. Tous ces gens, bien entendu, ne sont pas de simples curieux, comme nous : profitant des deux belles journées

d'Assomption et de dimanche, beaucoup de parents de soldats parcourent depuis hier les cantonnements, à la recherche d'un fils, d'un frère, d'un mari.

Passé Webbecom, nous approchons du théâtre du combat. Voici Zelch et le petit viaduc du chemin de fer de Diest à Tirlemont. Le paysage devient tragique : à gauche de la chaussée, dans un champ, s'alignent perpendiculairement à la route, de longs tertres de terre fraîchement remuée. Ce sont des tombes allemandes. Des soldats ennemis, que l'on aligna côte à côte dans des tranchées sous un linceul de chaux vive, dorment là leur dernier sommeil.

De ci de là, sur le pavé, de larges flaques desséchées et brunâtres : c'est du sang. Le long de l'accotement de gauche, avance avec peine, tiré par des soldats, un beau cheval pris à la cavalerie allemande. Il marche sur trois pattes, en clochant très fort : l'une des jambes de devant, toute raide, est brisée. La pauvre

bête, devenue inutilisable, va être abattue.

Voici les premières maisons du village. Elles n'ont pas trop souffert, bien qu'on s'y soit battu. La plupart des carreaux de vitre sont cassés, quelques portes défoncées. Beaucoup d'intérieurs sont saccagés. On sait que les Allemands s'étaient établis dans le village, avaient installé des mitrailleuses dans les habitations et que nos troupes durent les en déloger. La façade d'une des maisons principales est plus éprouvée : un obus, frappant obliquement, a presque démoli l'un des trumeaux des fenêtres de l'étage.

Le vieux clocher de l'église a beaucoup souffert également des coups de l'artillerie, mais il ne semble pas menacer ruine. La partie la plus éprouvée du village se trouve au-delà de la place ; des maisons ou des fermes ont brûlé. Malheureusement, il ne nous est pas possible d'aller voir : la route, qui forme l'unique rue de Haelen, est barrée par une consigne inflexible – sauf

pour les habitants – à l'entrée même de cette place.

C'est de ce côté également que sont enterrés en grand nombre les soldats ennemis. On vient encore de retrouver et d'inhumer un cadavre de uhlan couché, lance en main, dans un bosquet des environs.

Quatre ou cinq habitants de Haelen ont péri dans la tourmente. On raconte ici des choses terribles sur le combat. Et l'on cite des traits d'héroïsme de nos petits soldats, comme ces six chasseurs à cheval, sous les ordres du maréchal des logis R ... (le nom a déjà été cité) arrêtant, avec une poignée de carabiniers cyclistes, la charge d'un escadron de cuirassiers, les faisant culbuter avec leurs montures dans une fausse tranchée, rentrant avec des chevaux et des prisonniers, des trophées de toute espèce.

C'est là-bas, sur ces hauteurs, vers Loxbergen, que le pauvre major S... – le fils de l'aquarelliste de grand talent qui tint une place marquée dans l'école belge

contemporaine – a été tué. On a relevé le corps, percé de trois balles.

En revenant vers Diest, nous nous arrêtons un moment près d'une tranchée, en grande partie refermée déjà sur des carcasses de chevaux. On y traîne un nouveau cadavre, celui du cheval que l'on y menait tantôt, clopin-clopat. Il a fallu six coups de fusil dans le front pour achever la pauvre bête. »

* * *

J'étais en train de prendre mon repas de midi, quand on a sonné à ma porte. C'était un employé du ministère des affaires étrangères qui désirait me parler.

« *Allons !* » – songeai-je – « *Quelque tracasserie parce que, lors de moments aussi graves, nous les étrangers n'inspirons pas une grande confiance* » ...

La surprise qui m’attendait ne pouvait donc être plus agréable : l’employé du ministère m’apportait la décoration et le brevet de chevalier de l’Ordre de la Couronne, que le roi Albert m’avait décerné à la date du 31 juillet, c’est-à-dire, le jour même de l’ultimatum de l’Allemagne à la Russie et à la France.

- *Le ministère se retire aujourd’hui même à Anvers et nous sommes en train de terminer les derniers préparatifs pour nous mettre en marche* — me dit l’employé en me quittant.

Le moment est solennel ...

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

8171

n. 379

3

Albert, Roi des Belges.

A tous présents et à venir, Salut:

Voulant donner un témoignage de Notre
bienveillance à M. Roberto Layro, publiciste
argentin;

Sur la proposition de Notre Ministre des Affaires Étrangères,

Nous avons arrêté et arrêtons:

Art. 1. M. Roberto Layro
est nommé Chevalier de l'Ordre de la Couronne

Art. 2. Il prendra rang dans l'Ordre à dater de ce jour.

Art. 3. Notre Ministre des Affaires Étrangères ayant l'administration
de l'Ordre, est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 31 juillet 1914.

101 Albert.

Par le Roi:
Le Ministre des Affaires Étrangères,
101 J. Davignon

PAYRO ; « . *Diario de un incomunicado. La guerra vista desde Bruxelles (7)* », in LA NACION ; 24/11/1914.

PAYRO ; « . *Diario de un incomunicado. La guerra vista desde Bruxelles (8)* », in LA NACION ; 25/11/1914.

PAYRO ; « . *Diario de un incomunicado. La guerra vista desde Bruxelles (9)* », in LA NACION ; 26/11/1914.

N.d.T. : L'article s'intitulait : « *Champ de bataille* » et a été publié dans *L'Etoile Belge*, du 18 août 1914 mais il n'est pas impossible (d'après ce que dit Marie-Thérèse Bitsch des relations entre ces deux quotidiens, à la page 276 de son livre *La Belgique entre la France et l'Allemagne - 1905-1914*) qu'il ait également été publié dans *L'Indépendance Belge*, que nous n'avons pas pu consulter.